



Augusto Roa Bastos

# Le tonnerre entre les feuilles

Traduction de l'espagnol (Paraguay),  
notes et préface d'Éric Courthès



**O**rizons

2012



## Dans la même collection

Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008  
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Bertrand du Chambon, *Loïn de Vārānasī*, 2008  
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Éric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Patrick Denys, *Épidaure*, 2012  
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011  
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011  
Pierre Fréha, *La Conquête de l'oued*, 2008  
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009  
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012  
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011  
Jean Gillibert, *Exils*, 2011  
Jean Gillibert, *Nunuche, suivi de Les Pompes néantes*, 2011  
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012  
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012

Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale. (4 volumes parus sur 6) ; *L'Éternité pliée*, tome I ; *La Rivière entre les doigts*, tome II ; *Graine de lumière*, tome III ; *Dialectique de l'instant*, tome IV, 2011

François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011

Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011

Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009

Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011

Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009

Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010

Lucette Mouline, *Filages*, 2011

Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012

Lucette Mouline, *Museum Verbum*, 2012

Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années*, 2008

Anne Mounic, *(X) de nom et prénom inconnu*, 2011

Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011

Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011

Robert Poudérou, *L'ennemi de la mort*, 2011

Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012

Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012

Gianfranco Stroppini, *Le serpent se mord la queue*, 2011

Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011

Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009

Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012

Nos autres collections : *Contes et Merveilles*, *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Universités*, *Comparaisons* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie – La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ou *Histoire* ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).





A Héríb Campos Cervera,  
mort loin de sa terre.







Le tonnerre tombe et demeure entre les feuilles.  
Les animaux mangent les feuilles et deviennent violents.  
Les hommes mangent les animaux et deviennent violents.  
La terre avale les hommes,  
et elle commence à rugir,  
tel le tonnerre.  
(D'une légende aborigène)









## Préface : une écriture entre mort et vie

Les auteurs ont coutume de réserver cet espace paratextuel à un tiers ; dans le cas de ce recueil de contes paraguayens, celui-ci aurait dû être dévolu à l'œuvre de Roa Bastos, qui eût maîtrisé parfaitement les deux langues et les deux cultures en jeu : espagnol et guarani. Mais exceptés Milagros Ezquerro, beaucoup trop occupée par ailleurs, ou Alain Sicard, déjà en retraite, je ne vois pas à qui j'aurais pu confier cette tâche...

L'œuvre de Roa Bastos m'occupe depuis plus de dix ans ; depuis ma rencontre avec le Maître en son domicile d'Asunción, en septembre 2000, j'ai publié de nombreux articles universitaires et des essais dans ce domaine, ce qui m'autorise je crois à donner un point de vue averti sur cette œuvre, la première en prose publiée par Roa Bastos, en 1953, à Buenos Aires. On a coutume de déceler dans les premières œuvres, des auteurs leurs racines et leurs sources et celle-ci ne faillit pas à la règle. On a déjà l'environnement bilingue et rustique du Guairá, qui servira ensuite de cadre à *Fils d'homme*. Un personnage de nain comme celui de Simón Bonaví, dans la dernière nouvelle éponyme *Le tonnerre entre les feuilles*, est clairement une anticipation négative du personnage du conte Nonato, publié dans *Moriencia*, en 1969, qui était déjà réapparu dans *Fils d'homme*, en 1960 et finira sa course dans *Contravida* en 1994, sous les traits du Maître Gaspar Cristaldo.

On a déjà aussi en germes les principales obsessions de l'auteur : le guarani, le bilinguisme, la dualité, l'humanisme révolutionnaire d'un personnage comme Solano Rojas mais, surtout, cette capacité endotextuelle de récrire l'œuvre de Roa, qu'il qualifia de « poétique des variations » , dans la fameuse *Note de Toulouse* de 1982, qui introduit la dernière version de *Fils d'homme*, et de pratiquer une forte auto-intertextualité<sup>1</sup>.

On remarquera que certains personnages traversent les histoires, comme Miguel Vera dans *Fils d'homme* ; c'est le cas par exemple du gaucho Timó Aldama, emporté par le tourbillon de la tornade à la fin de *L'œil de la mort* ; le père de Poilú, personnage d'un autre conte du même

titre, qui renaît sous les traits de Crispulo Gauto dans le conte suivant, atteint encore le conte d'après, *Audience privée*, et finit son étrange course de mort et de vie dans *L'excavation*<sup>2</sup>, pris là-encore dans la fatalité et le tourbillon de la mort<sup>3</sup>.

Car s'il est un thème dans cette œuvre, c'est bien la mort, qui d'ailleurs n'est jamais définitive, et va de pair avec la renaissance endotextuelle de la fiction ; on peut citer l'exemple d'Alicia Morel, dans *La tombe vivante*, dont le squelette apparaît au sommet d'un *guapo*'y<sup>4</sup> quinze ans plus tard et ramène à la surface l'histoire fantastique du *Yasy Yatéré* dévoreur d'enfants. La mort et l'écriture sont les deux fondements de la poétique de Roa. Souvent d'ailleurs, on ne sait pas quoi penser du sort de certains personnages qui restent suspendus à la fin des récits dans des limbes entre la vie et la mort.

C'est le cas de Pirulí dans le conte éponyme, frappé violemment à la tête par sa mère ou de Felipe, l'idiote du village, lapidé par les habitants du village dans *Les rogations*, de Víctor Saldívar, dans *Le prisonnier* ou encore de l'enfant anonyme « mort ou endormi » de *Cigarettes Mauser*, mais surtout celui de Solano Rojas<sup>5</sup>, qui malgré sa mort physique dans *Le tonnerre entre les feuilles*, survit à travers la musique de son accordéon et joue son amour pour Lune-Blanche-Gretchen, au-delà de sa disparition.

La mort n'est que l'autre face de la vie<sup>6</sup> et débouche sur la fiction dans cette magie textuelle, tout comme dans *Fils d'homme*, où l'on découvre à l'avant-dernière page que l'œuvre que l'on vient de lire n'était que le journal d'un lieutenant mort pendant la Guerre du Chaco, ou encore mieux dans *Moi le Suprême* où l'auteur s'installe d'emblée dans la conscience survivante du Dictateur perpétuel du Paraguay, José Gaspar Rodríguez de Francia<sup>7</sup>.

On pourrait encore en parler pendant des pages mais il vaut mieux laisser au lecteur, « autonome et non moins fictif » tel que le qualifie Roa dans la dernière Note du Compileur de *Moi le Suprême*, la mission de se créer sa propre vision de ses fantastiques prosopopées.

Il noterait sans doute que la mort obéit au « terrible mystère du hasard »<sup>8</sup>, que les faits, même les plus triviaux, sont « fixés à l'avance »<sup>9</sup>, terrible fatalité qui abolit presque la disparition des corps, car l'âme, guarani s'il en est<sup>10</sup>, ne disparaît jamais complètement ; c'est le cas de celle de Solano et d'autres personnages dans l'œuvre de Roa et c'est ce qui lui donne, à travers ses multiples palingénésies textuelles, son caractère éternel...



## Le peuple du cabiai<sup>11</sup>

La première nuit que Margaret vit les *carpincheros*, ce fut la nuit de la Saint-Jean.

Ils descendaient la rivière, lentement, tels des îlots flottants. Les trois habitants de la maison coururent vers le talus afin de contempler l'extraordinaire spectacle.

Les foyers jaillissaient de l'eau elle-même. À travers eux apparurent les hommes du cabiai.

Ils ressemblaient à des êtres de cuivre ou de terre cuite, ils semblaient être des figures de fumée qui passaient libres de gravité à fleur d'eau. On devinait à peine leurs noires embarcations à fond plat, creusées dans des moitiés de troncs d'arbre, qui formaient une véritable flottille de rustiques pirogues<sup>12</sup>. Ils glissèrent silencieusement entre le crépitement des flammes, fendant l'étincelante membrane de la rivière.

Chaque pirogue était composée des mêmes occupants : deux hommes la manœuvraient avec de longs bambous, une femme était assise sur le pont, avec une petite marmite devant elle. À la proue et à la poupe, les chiens aux aguets et immobiles, aussi immobiles que la femme qui rejetait la fumée de son cigare par la bouche, sans jamais l'en sortir. Elles semblaient toutes vieilles, tellement elles étaient ridées et maigres. À travers leurs guenilles pendaient leurs seins flaccides ou émergeaient leurs omoplates pointues.

Seuls les hommes redressaient leurs bustes durs et forts. Ils étaient les seuls qui bougeaient. Ils produisaient la sensation de marcher sur l'eau entre les îlots de feu. À certains instants, l'illusion était parfaite. Leurs corps élastiques, sans autre vêtement que le pagne de tissu enroulé autour de leurs reins, duquel se balançait la machette nue, allaient et venaient alternativement sur les bords de la pirogue, afin de la faire avancer à l'aide de leurs perches. Tandis que celui qui se trouvait à bâbord, en pesant de tout son corps sur la perche plongée dans l'eau, s'inclinait vers la poupe, celui qui se trouvait à tribord, avec son bambou hors de l'eau, se penchait

vers la proue, afin de répéter la même opération que son compagnon de bord. Le va-et-vient de l'équipage suivait ainsi le même mouvement tout au long de la file d'embarcations, sans qu'aucune d'entre elles ne subît la moindre oscillation, le moindre changement de cap. Il s'agissait d'un véritable petit prodige d'équilibre.

Ils allaient silencieux. Ils semblaient muets, comme si la voix formait à peine partie de leur vie errante et sylvestre. À un moment donné, ils relevèrent bien leurs visages, peut-être surpris eux-aussi par ces êtres farineux qui les regardaient passer du haut de la falaise, où se réverbérait la lumière du fleuve.

Il y eut bien un chien ou deux pour aboyer. On entendit bien un mot guttural ou deux qui passèrent d'une embarcation à l'autre, tels des lambeaux de langue attachés à un son secret, mais le silence régnait sur le fleuve.

L'eau était bouillante. Le banc de sable était un immense charbon ardent. Les ombres des hommes du cabiai glissèrent rapidement à sa surface. Les derniers *carpincheros* disparurent bien vite dans la courbe de la rivière. Ils étaient apparus et ils avaient disparu comme dans une hallucination.

Margaret en fut fascinée. Sa petite voix était rauque quand elle demanda :

— Papa, est-ce que ces hommes sont des Indiens ?

— Non, Gretchen, ce sont les vagabonds de la rivière, les gitans de l'eau, répondit le mécanicien allemand.

— Et que font-ils ?

— Ils chassent les cabiais.

— Pourquoi ?

— Pour s'alimenter de leur chair et vendre leur cuir.

— D'où viennent-ils ?

— Ah ça ma *Püppchen*, on ne peut pas le savoir.

— Où vont-ils ?

— Ils n'ont pas de but fixé à l'avance. Ils suivent le cours des rivières.

Ils naissent, ils vivent et ils meurent dans leurs pirogues.

— Et quand ils meurent, *Vati*, où est-ce qu'on les enterre ?

— Dans l'eau, comme les marins au large.

La voix d'Eugen trembla un petit peu.

— Dans la rivière papa ?

— Dans la rivière Gretchen. Le fleuve est leur maison et leur tombe.

La petite fille demeura un instant en silence. Ses cheveux étaient si fins et si blonds qu'on aurait dit du lait ou du sucre, à la lumière éclatante

des feux. Dans sa petite tête couleur de lune, le mystère des chasseurs de cabiai allait en tous sens. D'une voix tendue par l'émotion, elle demanda à nouveau :

— Et le feu mon *Vati* ?

— Ce sont les feux de la Saint-Jean, expliqua patiemment l'immigrant à sa fille.

— Les feux de la Saint-Jean ?

— Les habitants de San Juan de Borja les allument sur l'eau cette nuit-là en hommage à leur Saint-Patron.

— Comment ça sur l'eau ? l'interrogea à nouveau Margaret.

— Pas sur l'eau elle-même, Gretchen. Sur les nénuphars qui font office de radeaux flottants. Ils les entassent en grande quantité, ils les recouvrent de brassées de paille et de branchettes bien sèches, ils allument le feu et ils leur font lever l'ancre. Un jour nous irons à San Juan de Borja pour les voir faire.

Sur une longue distance, le fleuve brillait comme un serpent de feu tombé de la nuit mythologique.

C'est sans doute ainsi que Margaret se représentait la rivière pleine de feux de camp.

— Et les chasseurs de cabiai traînent ses feux derrière leurs canoës ?

— Non, Gretchen ; ils descendent tout seuls avec le courant. Les Hommes du Cabiai apportent seulement leurs canoës afin que les feux du Saint en roussissent le bois et qu'ils aient de la chance à la chasse pendant toute l'année. C'est une vieille coutume.

— Comment tu sais ça *Vati* ? la curiosité de la petite fille était inépuisable. Du haut de ses huit ans, elle était émue profondément.

— Oh Gretchen ! la réprimanda doucement Ilse. Pourquoi poses-tu autant de questions ?

— Comment tu le sais *Vati* ? insista Margaret sans tenir compte des remarques de sa mère.

— Les ouvriers de l'usine m'en ont parlé. Ils connaissent et ils aiment beaucoup les chasseurs de cabiai.

— Pourquoi ?

— Parce que les ouvriers sont comme des esclaves dans l'usine. Et les hommes du cabiai sont libres sur la rivière. Ils sont comme les ombres vagabondes des esclaves captifs de la raffinerie, des champs de cannes, des machines, l'exaltation peu à peu le gagnait. Des hommes prisonniers d'autres hommes. Les seuls qui vont librement ce sont eux. C'est pourquoi les ouvriers les aiment et les envient un petit peu.

— D'accord, dit seulement la petite fille, un peu pensive.

À partir de cet instant, l'imagination de Margaret demeura totalement occupée par les chasseurs de cabiais. Ils étaient nés du feu devant ses yeux. Les foyers du fleuve les avaient amenés. Et ils s'étaient perdus au milieu de la nuit comme des fantômes de cuivre, comme des personnages de fumée libérés de la gravité.

L'explication de son père ne l'avait pas complètement satisfaite, sauf peut-être en un seul point : le fait que les hommes de la rivière étaient des êtres qui donnaient envie d'être libres. Pour elle, en plus, c'étaient des êtres beaux et dignes d'adoration.

Peu de temps après, Eugen tint sa promesse et l'emmena à San Juan de Borja, où le fleuve traverse le village en léchant les fondations de la vieille chapelle et le groupe de modestes maisons de bois échelonnées sur ses rives. Margaret observa tout ça, de ses petits yeux avides et curieux, mais elle eut quelque doute sur la naissance en ce lieu des feux qui amenaient chez elle les chasseurs de cabiais.

En se torturant l'imagination, elle inventa une théorie. Elle leur donna un nom plus en accord avec leur mystérieuse origine. Elle les appela *Les hommes de la lune*. Elle était parfaitement persuadée du fait qu'ils provenaient de la pâle planète de la nuit, à cause de leur couleur, de leur silence, de leur étrange destin.

« Les fleuves descendent de la lune — se disait-elle —. Si les fleuves sont leur chemin — concluait-elle — avec une logique fantastique, c'est sûr que ce sont les Hommes de la Lune ».

Elle fut la seule à le savoir au début. Ilse et Eugen demeurèrent en marge de son secret.

Ils avaient débarqué depuis peu à la raffinerie de canne à sucre de Tebikuary del Guairá<sup>13</sup>.

Ils étaient arrivés directement d'Allemagne, juste après la fin de la Première Guerre mondiale. Pour eux qui provenaient des ruines, de la faim, de l'horreur, Tebikuary Costa leur sembla être au début un endroit propice. La verte rivière, les indistinctes palmeraies baignées par le vent du nord, cette fabrique rustique, presque primitive, les maisonnettes de bois, les champs de cannes jaunies, paraissaient suspendus de façon irréaliste à travers la réverbération du soleil comme dans une immense toile d'araignée de fièvre poussiéreuse. Ils n'avaient découvert que plus tard toute l'horreur que renfermait cette toile d'araignée, dans laquelle, les gens, le temps, les éléments, étaient prisonniers dans sa nervure sèche et rougeâtre, alimentée par la chlorophylle du sang. Mais les Plexnies étaient arrivés à



la raffinerie dans une période de calme relatif. Leur seul objectif c'était d'oublier. Oublier et recommencer.

— Cet endroit est bon, dit Eugen en serrant les poings et en avalant l'air de tous ses poumons, le jour de leur arrivée. Dans sa voix, dans son attitude, plus de que la conviction il y avait de l'espoir.

— Il faudra qu'il soit bon, corrobora tout simplement Ilse. Sa beauté fanée de paysanne bavaroise était tachée de marques de terre sur le visage, ternie par de tenaces souvenirs.

Margaret ressemblait plus à une poupée de porcelaine, minuscule, silencieuse qu'à une petite fille bien vivante, avec ses yeux couleur indigo lavé et ses cheveux raides couleur argentée. Sa petite robe de flanelle était aussi sale que ses chaussures rapiécées. Elle arriva soulevée par les bras robustes et tatoués d'Eugen, dont la sueur ruisselait depuis son visage osseux jusque sur les genoux de sa fille.

Au début de leur séjour, ils habitèrent sous un hangar rempli de vieux morceaux de fer au fond de la fabrique. Ils mangeaient et ils dormaient entre les orties et la rouille. Mais l'immigrant allemand était aussi un excellent mécanicien tourneur, de sorte qu'on le plaça immédiatement à la tête de l'atelier de réparations. L'administration leur assigna alors la maison blanche au toit de zinc qui était située dans ce méandre solitaire de la rivière.

Dans la maison blanche était mort assassiné le premier prête-nom de Simon Bonaví, patron de la raffinerie. Un des employés prévint le mécanicien allemand :

— Fais bien attention à toi, don Oiguen. L'âme en peine de Eulogio Penayo, le mulâtre assassiné, certaines nuits errera sûrement dans la maison blanche. Nous entendons régulièrement ses lamentations.

Eugen Plexnies n'était pas superstitieux. Il prit l'avertissement de façon sarcastique et il en parla à Ilse, qui ne l'était pas non plus. Mais ils firent très attention tous les deux afin que Margaret ne soupçonnât pas le sinistre épisode qui s'était produit à cet endroit, quelques années auparavant.

Cependant, comme si elle en avait eu l'intuition, Margaret, dès le début et ceci encore plus que sous le hangar des vieux morceaux de fer, se montra triste et apeurée. Surtout l'après-midi, à la tombée de la nuit. Les cris des singes sur la rive boisée la faisaient trembler. Elle courait alors se réfugier dans les bras de sa mère.

— Ils sont de l'autre côté Gretchen, la consolait Ilse. Ils ne peuvent pas traverser la rivière. Ce sont des petits singes, en peluche, on dirait des jouets. Ils ne font pas de mal.

— Et quand est-ce que j'en aurai un ? demandait-elle alors, s'animant un peu.

— Nous en demanderons un aux bûcherons de la fabrique ou aux pêcheurs.

Mais elle avait toujours peur et elle était triste. Ce fut à ce moment-là qu'elle vit les pêcheurs de cabiais à travers leurs foyers allumés, la nuit de la Saint-Jean. À l'improviste, un changement extraordinaire s'opéra en elle. Elle demandait qu'on l'emmenât jusqu'à la haute falaise de pierre calcaire qui surplombait la rivière, d'où on apercevait le banc de sable de la rive opposée, qui changeait de couleur aux tomber du jour. C'était un spectacle magnifique. Mais Margaret regardait fixement les coudes de la rivière. On voyait bien qu'elle attendait avec une anxiété à peine dissimulée le passage des chasseurs de cabiais.

La rivière glissait doucement avec ses îlots de nénuphars et ses grosses racines noires auréolées d'écume. Le chant de l'ibijau<sup>14</sup> gris résonnait comme une cloche inconnue plongée dans l'épaisseur des bois. Margaret n'avait déjà plus peur et elle n'était plus triste. Elle finit par saluer par des rires et en tapant dans ses mains les sauts argentés des poissons ou les vertigineuses chutes du martin-pêcheur qui plongeait à la recherche de sa proie. Elle semblait totalement adaptée à son milieu et sa secrète impatience était tellement intense qu'elle ressemblait au bonheur.

Quand ceci se produisit, Eugen dit avec une profonde inflexion dans la voix :

— Tu vois, Ilse ? Je savais que cet endroit était bon.

— Oui, Eugen ; il est bon parce que grâce à lui, notre petite fille rit.

En haut de la falaise, ils serrèrent dans leurs bras et ils embrassèrent Margaret, tandis que la nuit, comme un grand pétale noir chargé d'arômes, de silence, de lucioles, dévorait tout sauf le miroir tremblant de l'eau et le feu blanc et endormi du banc de sable.

— Regardez, à présent on dirait un fromage *grosser* flottant sur l'eau ! commenta Margaret en riant. Ilse pensa aux gros fromages de lait de jument de son hameau. Eugen, à un banc de glace sur lequel son bateau s'était échoué une nuit près de Shager-Rak, pendant la guerre, en poursuivant un sous-marin anglais.

Tous les matins, venaient les lavandières. Leurs voix et leurs coups montaient du fond de la rivière. Margaret sortait avec sa mère pour les



voir travailler. La lessive tachait l'eau verte d'un long lacet de cendre qui descendait porté par le courant tout au long de la rive en forme de fer à cheval. En face, le banc de sable réverbérait sous le soleil. On y voyait défiler les ombres des oiseaux. Un beau matin, ils virent, étendu sur la plage, un caïman<sup>15</sup> à la queue écailleuse et au dos dentelé.

— Un dragon maman ! ... cria Margaret, mais elle n'avait déjà plus peur.

— Mais non, Gretchen. C'est un crocodile.

— Qu'il est beau ! On dirait qu'il est fait de pierre et d'algues.

Un faon arriva à nouveau, en sautillant à travers les pâturages, tout près de la maison. Quand Margaret courut vers lui en l'appelant, il s'enfuit tremblant et flexible, en laissant dans les yeux bleus de la petite Allemande l'image fugitive d'une tendresse sauvage, tout comme si elle avait vu sauter à travers la campagne un cœur d'herbe dorée, le cœur fugitif de la forêt. Un autre jour, ce fut un perroquet au corps grenat irisé, au jabot indigo et vert, aux ailes bleues, à la longue queue rouge et bleue et au bec crochu de corne ; un arc en ciel de plumes au chant rauque posé sur la branche d'un timbo<sup>16</sup>. Une autre fois, ce fut une vipère de corail qu'Eugen tua avec sa machette parmi les mauvaises herbes de l'enclos. C'est ainsi que Margaret découvrit peu à peu la vie et le danger dans ce monde de feuilles, tendre, âpre et insondable, qui l'entourait de toutes parts. Elle commença à aimer ses bruits, ses couleurs, ses mystères, parce qu'en plus elle y percevait l'invisible présence des hommes du cabiai.

Les nuits d'été, après le dîner, les trois habitants de la grande maison blanche allaient s'asseoir au dessus de la falaise. Ils y restaient à prendre le frais jusqu'à ce que les moustiques et les moucherons devinssent insupportables. Ilse chantait à demi-voix des chants de son hameau natal, que le clapotis du courant entre les pierres estompait de façon ténue ou ponctuait de trémolos en rupture, comme si la voix résonnait à l'intérieur de bambous remplis d'eau. Eugen, fatigué par le travail de l'atelier, se couchait dans l'herbe avec les mains sous la nuque. Il regardait le ciel en se rappelant son ancien travail de marin perdu, en laissant l'immense spirale des cieus verts sombre, truffés de boucles d'argent aussi brillantes que leurs contours, pénétrer au plus profond de ses yeux. Mais il ne pouvait annuler la préoccupation qui le rongait sans cesse. Le sort des hommes de la sucrerie, dans les poitrines desquels soufflaient déjà les vents de la rébellion. Eugen pensait à ces véritables esclaves.

En revanche, dans la petite tête platinée de Margaret, il y avait les hommes libres de la rivière, les Fabuleux Hommes de la Lune. Toutes les nuits, elle attendait pour les voir descendre la rivière.

Les hommes du *cabiai* apparurent encore deux ou trois fois dans l'année. À la lumière de la lune, plutôt qu'à l'éclat de leurs bûchers, ils acquéraient leur véritable substance mythologique dans le cœur de Margaret.

Une nuit, ils débarquèrent sur le sable, ils allumèrent de petits foyers pour faire griller leur ration de poisson et après le repas, ils se livrèrent à une étrange et rythmique danse, au son d'un instrument ressemblant à un petit arc. L'une de ses pointes pénétrait dans unealebasse fendue en deux et entourée d'une peau de *cabiai* bien tendue. L'instrumentiste faisait passer la corde de l'arc entre ses dents et il lui arrachait un bourdonnement sourd et profond comme si, à chaque bouchée, il vomissait à l'intérieur de la percussion tout le tonnerre qu'il avait dans le ventre. Tum-tu-tum... Tam-ta-tam... Ta-tam... Tu-tum... Ta-tam... Tam-ta-tam... Des bouffées de rythme chaud dans la corde du *gualambau*<sup>17</sup>, dans le tambour de laalebasse, dans la dentition de celui qui en jouait. Ses côtes résonnaient, sa peau de cuivre, son estomac de vent, laalebasse recouverte de cuir et de tremblement, avec sa moelle de musique profonde ressemblant à la nuit de la rivière, qui faisaient se balancer les pieds aplanis, les corps d'ombre dans la fumée blanche du banc de sable.

Tum-tu-tum... Tam-ta-tam... Tu-tum... Ta-tam... Tu-tummmmm...

La respiration de Margaret était rythmée par le vrombissement du *gualambau*. Elle se sentait mystérieusement attachée à ce battement cadencé encaissé dans le lit de la rivière.

La musique cessa. Le fauil noir des pirogues se mit en mouvement avec ses rameurs aux longs bambous qui semblaient marcher sur l'eau, les embarcations s'éloignèrent peu à peu laissant des sillons d'écume de plus en plus calmes, jusqu'à ce qu'elles disparussent totalement dans les ténèbres bleues parsemées de lucioles.

Elle les attendait toujours. À chaque fois son impatience était plus désordonnée. Elle savait toujours quand ils allaient apparaître et alors une étrange agitation s'emparait de tout son corps, avant même que la première pirogue ne longeât le coude de la rivière, là-bas au loin, tout au fond du lit du Tevikuary.

— Ils arrivent !

La petite voix de Margaret éclata, brisée par l'émotion.

Alors Ilse mettait fin à ses chants nasillards ou à son silence. Eugen surpris se redressait.

— Comment le sais-tu Gretchen ?

— Je ne sais pas. Je les sens quand ils arrivent. Ce sont les Hommes de la Lune...

Elle était infaillible. Un moment après, les pirogues passaient en peignant la chevelure de comète verte de la rivière. Le cœur de Margaret battait alors très fort. Ses petits yeux émerveillés tournoyaient dans les sillages de soie liquide jusqu'à ce que le dernier des canoës disparût dans le coude opposé du Tevikuary, derrière le blanc spectral du banc de sable rongé par de petits cratères d'ombre.

Ces nuits-là, la petite Margaret aurait voulu rester au dessus de la rivière jusqu'au petit matin car les discrets vagabonds du Tevikuary pouvaient remonter le courant à n'importe quel moment.

— Je ne veux pas aller dormir..., je ne veux pas rentrer maintenant ! Je n'aime pas la maison blanche ! Je ne veux pas rester ici..., ici ! disait-elle en pleurnichant.

La dernière fois, elle s'accrocha aux arbustes du haut de la falaise. Ils durent littéralement l'arracher de là. C'est alors que Margaret fit une affreuse crise de nerfs qui la fit pleurer et se retourner convulsivement dans sa couche durant toute la nuit. Elle dormit ensuite presque vingt-quatre heures, d'un sommeil inerte et lourd.

— Le spectacle des hommes du cabiai, dit Ilse à son mari.

— Nous n'irons plus sur la falaise, décida-t-il, profondément préoccupé.

— Ce sera mieux ainsi, Eugen, convint Ilse.

Margaret ne revit plus les Hommes de la Lune dans les mois qui suivirent. Elle les entendit passer, une nuit, dans la gorge du fleuve. Elle était déjà couchée dans son petit lit de camp. Elle pleura en silence, en se contenant. Elle craignait que ses pleurs ne la dénoncent. Les aboiements des chiens s'éteignirent dans la nuit profonde, et la rumeur ténue des pirogues égratignées par des vaguelettes phosphorescentes traversa le fleuve. Margaret pouvait les voir devant ses yeux. Elle se couvrit la tête avec ses couvertures. Tout d'un coup, elle cessa de pleurer et se sentit étrangement tranquille car, par un effort de son imagination, elle se vit en train de voyager avec les Hommes du Cabiai, assise, immobile, sur l'une des pirogues. Elle s'endormit en pensant à eux et elle rêva d'eux, de leur vie nomade et courageuse, glissant sans cesse par des couloirs d'eau à travers la jungle.

Sa peine reprit le jour suivant. Il ne pouvait lui arriver rien de pire que l'interdiction d'aller au sommet de la falaise. Elle redevint triste et silencieuse. Elle déambulait dans la maison telle une ombre, humiliée et farouche. Elle en vint à détester en secret tout ce qui l'entourait : la raffinerie où travaillait son père, le lieu sombre où ils habitaient, leur demeure aux murs de chaux en ruine, sa chambre, dont la fenêtre donnait sur la falaise, mais à travers laquelle elle ne pouvait apercevoir ses déités aquatiques et n'entendait que le frôlement des pirogues la nuit sur la rivière.

Malgré tout, Margaret s'en remit lentement, jusqu'à ce qu'elle-même finît par croire qu'elle avait oublié les Hommes de la Lune. La maison blanche sembla se remettre à flot grâce au bonheur de ses trois occupants, tel un iceberg tiède sous les tropiques.

Afin de célébrer ça, Eugen ajouta un tatouage à ceux qu'il avait déjà sur sa peau d'ancien marin. Sur sa poitrine, près du cœur, il dessina avec de l'encre bleue le visage de Margaret. Il était fort ressemblant.

— Tu ne pourras plus t'échapper d'ici, ma Gretchen. J'ai ta photo sous ma peau.

Elle en riait, heureuse, et serrait affectueusement dans ses bras son cher petit papa.

C'est ainsi qu'arriva à nouveau la nuit de la Saint-Jean. La nuit des bûchers flottants.

Eugen, Ilse et Margaret étaient en train de dîner dans la cuisine quand les premiers îlots incandescents descendirent la rivière. L'éclat errant qui montait de la gorge rocailleuse leur dora le visage. Ils se regardèrent tous les trois, sérieux, indécis, pensifs. Eugen sourit enfin et dit :

— Oui ma Gretchen. Cette nuit nous irons à la rivière voir défiler les feux des hommes du cabiai.

Au même moment parvint jusqu'à eux le rugissement d'un animal mélangé au cri angoissé d'un homme. Le rugissement sauvage retentit encore avec un timbre métallique, indescriptible : on aurait dit le miaulement d'un chat enragé, une griffe d'acier rayant subitement une plaque de verre.

Ils sortirent tous trois en courant vers la falaise. À la lumière des foyers ils virent un homme du cabiai qui luttait avec une masse allongée et flexible, laquelle faisait des bonds prodigieux, telle une boule d'argent poilue qui tournait en spirale autour de lui.

— C'est un tigre de l'eau<sup>18</sup> ! murmura Eugen, horrifié.

— *Mein Gott* ! gémit Ilse.

Le chasseur de cabiai donnait des coups de machette désespérés à droite et à gauche, mais le grand fauve, aussi rapide que la lumière, rendait inoffensif le maniement sauvage de l'arme.

Les autres chasseurs de cabiai étaient déjà en train de débarquer sur le banc de sable, mais il était évident qu'ils ne parviendraient pas à arriver à temps pour cerner et achever à eux tous la bête. On entendait les lamentations des femmes, les cris courageux des hommes, les aboiements haletants des chiens.

Le terrible duel dura peu de temps, quelques minutes tout au plus. Un canal de sang coulait déjà de la pomme d'Adam de l'Homme du Cabiai jusqu'au bas de sa poitrine. Le grand fauve continuait à sauter tout autour de lui avec une agilité incroyable. On voyait son pelage brillant taché par le sang de l'Homme du Cabiai. À présent, c'était une boule rougeâtre, un tison ailé à la longue queue telle une nébuleuse, se courbant d'un côté et de l'autre dans ses furieux assauts, en tissant sa danse mortelle tout autour de l'homme obscur. Il lui sauta une fois de plus à la gorge et il resta accroché à sa poitrine car le bras de l'Homme du Cabiai était parvenu aussi à se refermer sur lui, en lui enfonçant la machette dans le dos jusqu'au manche, de telle sorte que la lame dut aussi se clouer dans son poitrail, tel un clou géant qui les aurait fait fusionner tous deux.

Le cri de mort de l'homme et le feulement métallique de la bête transpercèrent ensemble le tympan de la rivière. Leurs sangs commencèrent à jaillir à gros bouillons. L'Homme du Cabiai et le Tigre des Eaux demeurèrent un instant de plus dressés dans cette étrange étreinte, comme si, tout simplement, ils se donnaient l'accolade, manifestant l'un pour l'autre une amitié profonde, domestique, compréhensible.

Ensuite ils s'effondrèrent lourdement, l'un au-dessus de l'autre, sur le sable, au milieu des scintillements oscillants. Après quelques instants l'animal demeura inerte. Les bras et les jambes de l'homme bougeaient toujours pris d'une angoisse crispée de vie. Un Homme du Cabiai décloua, en la tirant vers lui, la bête de la poitrine de l'homme, il l'égorgea et jeta sa tête au museau allongé et aux atroces canines dans la rivière avec furie. Les autres commencèrent à entourer le moribond.

Il se couvrait le visage de ses mains. La frayeur étranglait ses gémissements. Eugen était rigide et pâle. Ils avaient les poings enfoncés dans son ventre. Seule Margaret avait contemplé la lutte d'un air impassible et absent. Ses yeux secs et brillants regardaient vers le bas, emportés dans la fixité absolue de l'inconscience ou du vertige. Seul le rythme de sa respiration était plus agité. Par un pacte mystérieux avec les divinités de la

rivière, l'horreur l'avait épargnée. Perchée sur le tertre calcaire illuminé par les foyers qui voguaient à la dérive, elle était devenue une petite déité, presque incorporelle, irréelle.

Les Hommes du Cabiái paraissaient ne plus savoir que faire. Certains d'entre eux levèrent la tête vers la maison des Plexnies et ils la désignèrent avec des gestes et des mots inintelligibles. C'était la seule maison dans ces parages déserts. Ils délibérèrent. Ils se décidèrent enfin. Ils chargèrent le blessé dans une pirogue. Toute la flottille traversa la rivière. Ils débarquèrent à nouveau et escaladèrent la falaise.

Margaret, immobile, voyait monter vers elle, chaque fois plus proche, les Hommes de la Lune. Elle voyait monter leurs visages obscurs à moitié indiens. Leurs petits yeux dissimulés sous leurs cheveux noirs hirsutes et durs comme du crin. Dans chacun de leurs yeux brillait un minuscule bûcher. Leurs visages anguleux aux pommettes de pierre verte montaient peu à peu, leurs torses étaient couleur de cuivre et noueux, leurs mains immenses, leurs pieds cornés et plats. Au milieu d'eux venait le mort qui appartenait déjà à la terre. Derrière lui montaient les femmes en guenilles, maigres et aux seins lourds. Ils montaient, ils grimpaient, ils rampaient vers le haut comme des ombres collées à la falaise resplendissante. Avec eux montaient les étincelles des bûchers, les voix gutturales, les plaintes d'iguane blessé d'une de leurs femmes, les aboiements des chiens, une odeur nauséabonde de plantes aquatiques, de poissons pourris, de fétidité de cabiái, de sueur...

Ils montaient, ils montaient toujours.

— Partons d'ici, Gretchen !

Ilse l'agrippa et l'emmena.

Eugen ramena la lanterne de la cuisine quand les Hommes du Cabiái arrivèrent à la maison. Il sortit dans le couloir un lit de camp en cuir et ordonna avec des gestes qu'on y déposât l'agonisant. Ensuite, il partit en courant vers l'infirmierie afin de voir s'il pouvait encore secourir la victime. À hauteur de la clôture, il cria :

— Je reviens de suite Ilse ! Prépare de l'eau chaude et des récipients propres !

Ilse va dans la cuisine, avec la peur au ventre et la tête qui tourne. On l'entend s'agiter fébrilement dans l'obscurité rougeâtre. On entend le bruit des ustensiles sur le feu.

Le scintillement de la lanterne fumante projette sur les murs les ombres mouvantes des Hommes du Cabiái immobiles et silencieux. Même les gémissements d'iguane ont cessé. On entend le sang tomber goutte à



goutte sur le sol. À travers les corps coriaces, Margaret voit le pied énorme de l'Homme du Cabiari étendu sur le lit de camp. Elle s'approche un peu plus. À présent elle voit l'autre pied. On dirait deux plaques calleuses, presque dépourvues de doigts et de talons, traversées par de profondes fentes provoquées par le frottement avec le bord coupant de la pirogue, creusées par des lieues et des lieues, par des années et des années d'un destin d'errance à naviguer par les couloirs du fleuve. Margaret pense que ces pieds-là ne marcheront plus sur le fleuve et elle est pleine de tristesse. Elle ferme les yeux. Elle voit la rivière qui brasille, comme tatouée de lucioles. L'odeur de musc, l'arôme fort et sauvage des Hommes du Cabiari, a empli la maison, elle lutte contre la ténébreuse présence de la mort, elle maintient en haleine le petit cœur léger de Margaret. Elle l'attire tout en l'angoissant. C'est l'odeur sauvage de la liberté et de la vie. À ce moment-là, de nombreux éléments disparaissent de la mémoire de Margaret. Sa volonté s'endurcit à travers une idée fixe et pleine de tension qu'elle sent croître en elle. Ce sentiment la pousse à agir. Elle s'approche d'un vieil Homme du Cabiari, c'est le plus grand et le plus vieux de tous, il s'agit peut-être du chef. Sa main se tend vers la grande main obscure et reste accrochée à celle-ci, tel un minuscule papillon blanc posée sur une pierre de la rivière. Les foyers continuent à dériver sur la rivière. Le sang tombe goutte à goutte sur le sol. Les Hommes du Cabiari sortent alors de la maison. L'espace d'un instant, leurs pieds calleux raclent la terre du jardin en se dirigeant vers la falaise, en glissant sur le sol, telles de véloces et rythmiques tortues. Ils s'éloignent. La rumeur cesse. On entend à nouveau le sang du mort solitaire, abandonné dans le couloir, qui s'égoutte. Il n'y a personne.

Ilse sort de la cuisine. La peur, la frayeur, la terreur, la paralysie un instant comme un bain de chaux vive qui fissure tout son corps et brûle même sa voix. Elle appelle ensuite sa fille en poussant un cri blanc, délavé, qui bute en vain sur les murs pleins de fissures :

— Margaret... Gretchen... !

Elle court vers la falaise. Le fauil des pirogues se perd déjà dans le coude de la rivière, entouré de bûchers flottants. Les reflets montrent encore pour un instant, avant de disparaître dans les ténèbres, les cheveux de lait de Margaret. Elle flotte telle une minuscule lune dans l'une des noires pirogues.

— *Gretchen... mein herzchen...* !

Ilse revient en courant à la maison. Un fonds d'espoir instinctif la meut. Peut-être que non ; peut-être qu'elle n'est pas partie.